

Sous l'administration temporelle des missionnaires, le nombre des Indiens travailleurs s'élevait à plus de trente mille; sous celle des alcades, il est de cinq mille à peine. Les tribus encore sauvages forment une masse d'environ 20,000 âmes; on compte 4 000 individus de race espagnole et 1,000 étrangers.

L'autorité du gouverneur, résidant à Monte Rey, s'étend sur toute la province; mais l'administration des districts se subdivise en trois sous-préfectures, celle du Pueblo de Nuestra Señora de los Angeles, de Santa Bárbara et de San José. Le reste de la population est réparti dans les fermes et les missions, transformées en véritables villages. La plupart des *presidios* ou anciens points militaires sont détruits; ceux de Notre-Dame-de-Lorette, de Saint-Joseph, de San Diego, de Santa Bárbara, de Monte Rey, de San Francisco, n'offrent plus que murs en ruines, à peine gardés par quelques soldats du pays.

Les mœurs des colons sont celles de l'Amérique espagnole. Quant aux indigènes, un instant améliorés par l'influence salutaire des missionnaires, à mesure que cette influence s'est affaiblie, ils ont repris leur vie nomade et leurs anciennes habitudes. Quelques tribus, il est vrai, se livrent encore à la culture des terres, qu'ils ont apprise des religieux; mais c'est toujours dans les produits de la chasse et de la rapine que le plus grand nombre cherche et trouve ses moyens d'existence.

En résumé, la Nouvelle-Californie nous semble appelée à un avenir immense, surtout si l'Amérique équinoxiale vient à être traversée par un canal ou un chemin de fer. Ce territoire peut nourrir plusieurs millions d'habitants; il offre à la colonisation des

ports magnifiques, d'excellents bois de construction et des terrains fertiles; sa position géographique le met en rapport avec les départements occidentaux du Mexique, les États de l'Amérique du Sud, les comptoirs américains, anglais et russes de la côte nord-ouest, les îles Sandwich, les Marquises, et autres groupes du grand Océan, et enfin avec les Philippines et la Chine. Mais pour que cette colonisation ne soit point éphémère, c'est moins à des soldats qu'à des missionnaires que la tâche doit être confiée: le sabre sans le catholicisme est impuissant à rien fonder de durable. En Amérique et dans les Indes, la croix de bois de quelques pauvres religieux avait conquis plus de provinces à la France et à l'Espagne que l'épée de leurs meilleurs capitaines!

FRAGMENT

D'UN

VOYAGE DANS LE CHILI ET AU CUSCO,

PATRIE DES ANCIENS INGAS;

Lu à la Séance générale du 30 décembre 1842,

PAR CLAUDE GAY.

Pendant quelque temps l'Amérique espagnole a attiré presque à elle seule l'attention de l'Europe entière: c'est lorsque, se battant pour s'affranchir du joug espagnol, elle semblait faire cause commune avec les principes de l'époque, et cherchait presque involontairement à développer ce germe de liberté que les gou-

vernements absolus tâchaient de plus en plus d'étouffer. La lutte qu'elle eut à soutenir fut terrible: depuis le Mexique jusqu'au cap Horn, on se battit avec ce courage que donnent le désespoir et la conscience de son droit; et, après de grandes pertes et de grands sacrifices, cette immense contrée parvint à proclamer son indépendance, titre protecteur qui changea totalement sa position politique en exerçant une haute influence sur sa position sociale. C'est alors que se constituèrent ces nombreuses républiques qui, par leurs richesses, leurs belles positions, et l'admirable fécondité de leurs vastes terrains, doivent attirer une autre fois l'attention de l'Europe, et offrir à son commerce, à son industrie, et surtout à sa croissante population, des ressources immenses, susceptibles d'extirper sa misère, et dignes sous ce point de vue de réveiller les sentiments philanthropiques de nos mandataires. Encore quelques années, et l'Amérique, débarrassée de ses mouvements révolutionnaires, et enrichie de nos arts et de notre industrie, occupera dans les destinées humaines cette place que la nature, si prodigue dans ses bienfaits, semble lui avoir depuis longtemps réservée.

Parmi ces républiques, il en est une, le Chili, qui, prenant un vol extrêmement rapide dans toutes les branches de la civilisation, paraît devoir bientôt se soustraire aux préjugés nationaux, et se mettre au niveau des progrès de la vieille Europe. Émancipée depuis plus de vingt ans du gouvernement espagnol, elle a dû subir ces phases de révolutions et même d'anarchie qui sont les conséquences de ces grands mouvements politiques; mais grâce à l'esprit d'ordre et de tranquillité, l'équilibre s'est bientôt rétabli, et ce pays,

qui naguère était presque regardé comme une province du Pérou, joue aujourd'hui un rôle de premier ordre, et offre au Nouveau-Monde un magnifique exemple de progrès et de prospérité.

Tout en effet semble favoriser l'avenir de ce fortuné pays. Sa position géographique et ses riches produits agricoles attirent sur ses côtes tout le commerce de l'étranger, et ont fait de Valparaiso un entrepôt général où viennent se pourvoir tous les commerçants des républiques voisines. Ses riches mines d'or, d'argent et de cuivre augmentent journellement ses ressources, et son industrie, quoique naissante, semble vouloir prendre une part très active à cette grande régénération. La forme et la disposition du terrain ne contribueront pas moins au développement de cette industrie: baigné sur toute sa longueur par une mer profonde, avec des ports grands et sûrs, il possède de plus de grandes rivières qui, déchainées du haut des Cordillères, portent avec elles une rapidité et par conséquent une force motrice immense, incalculable, élément de richesse extrêmement important, et préférable quelquefois à celui que nous donnent ces grandes machines à vapeur, dont les avantages sont souvent balancés par les dépenses d'achat, d'entretien, de réparations et de combustible. Le gouvernement lui-même ne reste pas indifférent à cette grande œuvre: plein de moralité et de bonnes intentions, il a donné un fort développement à son organisation intérieure, et a porté son crédit à une hauteur telle, que bientôt il marchera presque de front avec les nations les plus favorisées de l'Europe; exemple unique dans l'Amérique espagnole, et qui à lui seul résume toute l'histoire de ses progrès et de son avenir.

Les grandes questions sociales, celles qui sont du domaine de l'instruction populaire, et qui tendent à améliorer la condition de la masse des habitants, n'ont pas été négligées. Tous les jours on multiplie les écoles primaires, et dans leur intérêt on a fondé à Santiago une école normale, dont les jeunes élèves doivent recevoir une instruction toute spéciale, pour diriger plus tard celle des classes inférieures. Les établissements littéraires et scientifiques ne sont pas moins dignes de sa bienveillante attention. Dans les provinces on trouve quelques lycées avec des professeurs nationaux ou étrangers d'un mérite bien reconnu, et dans la capitale on voit un bon nombre d'établissements que ne désavouerait point notre haute illustration. Lorsque quelques années seulement ont suffi pour enrichir cette capitale d'excellentes pensions, d'une bibliothèque aussi nombreuse que bien choisie, d'un cabinet d'histoire naturelle, qui ne serait même pas déplacé dans nos grandes villes de province, d'un superbe jardin d'acclimatation et d'une grande université qui doit veiller à tout ce qui est relatif à l'instruction; lorsqu'on voit, dis-je, des sociétés d'agriculture et de bien public s'établir et des journaux spécialement consacrés, les uns à la littérature, d'autres à la législation, à l'agriculture, etc., on peut prévoir avec certitude la haute position que doit avoir bientôt cette riche et heureuse contrée.

Voué depuis ma plus tendre jeunesse à l'étude des sciences naturelles, et désirant mettre à profit le fruit de ces études, je choisis cette république comme une des plus intéressantes et des moins connues, et pouvant par là alimenter ma vive et séduisante curiosité. Mes premiers travaux n'eurent pas tout le succès que

j'ambitionnais; ils se ressentirent beaucoup de cette inexpérience qui, dans les premiers temps, accompagne le voyageur dans les pays lointains, et l'oblige à faire un véritable apprentissage dans la manière dont il doit diriger ses travaux et ses recherches. Malgré tout, le gouvernement ne resta pas étranger à mes efforts; il voulut au contraire s'associer à la réussite de cette vaste entreprise, en me donnant de fortes lettres de recommandation pour les autorités provinciales, et en payant de plus toutes les dépenses que devaient nécessairement m'occasionner tous ces voyages. Dès lors ma position devint tout autre; elle me mit à même de parcourir le pays avec la plus grande facilité, et d'obtenir de chaque administration tous ces renseignements si nécessaires pour la géographie politique, et que la plupart des gouvernements américains, malheureusement un peu trop timides et trop soupçonneux, se font le plus souvent scrupule de donner aux voyageurs.

Ma première course eut lieu dans la province de Colchagua, située au sud de celle de Santiago. San Fernando, sa capitale, fut en quelque sorte mon quartier général, et c'est de là que je dirigeais mes courses, qui se faisaient toujours sous les auspices de son digne et généreux intendant. Deux fois je franchis ces orgueilleuses Cordillères qui longent toute cette république et la séparent de Buénos-Ayres, et une troisième fois j'escaladai le grand volcan de Talcague, placé au centre même de ces Cordillères. Cette ascension fut pénible et fatigante; mais, arrivé au sommet du volcan, nous oubliâmes bien vite toutes ces fatigues pour jouir à une hauteur bien supérieure à celle du Mont-Blanc du magnifique panorama qui se dessinait

devant notre vue singulièrement étonné. Il représentait des vallées aussi profondes qu'accidentées, des pics extrêmement élevés et d'une structure hardie, bizarre, capricieuse, donnant lieu à des pyramides, des aiguilles, des dômes de mille formes, de mille couleurs, et couronnés de grands amas de neige, dont l'éblouissante blancheur contrastait singulièrement avec la couleur sombre et foncée des roches et des cavernes, et rehaussait encore plus le mérite du tableau. Celui-ci, vraiment magique, était animé par un grand nombre de bruyantes cascades et par des troupeaux de guanagues ou par ces viscacha, chevrolains et autres animaux qui fréquentent une bonne partie de l'année ces hautes et froides solitudes.

De retour de ce dernier voyage, qui m'offrit d'abondantes récoltes au profit des sciences naturelles en général et de la botanique en particulier, j'allai visiter le grand lac de Taguatagua, orné par la nature de ces îles flottantes que l'industrie chinoise est parvenue à créer dans les grands bassins de la Chine. En étudiant ces singulières îles, vraie création ébauchée, je pus m'assurer qu'elles n'étaient composées que de typha, arundo et autres roseaux qui croissent sur le rivage; toutes ces tiges entrelacées de mille manières forment une espèce de tissu, qui bientôt peut recevoir quelques plantes aquatiques, et par suite des plantes terrestres, et même quelques arbustes. Ces îles ou chivines, comme les appellent les habitants, tiennent d'abord au rivage, et plus tard elles en sont détachées par la fureur des vagues; et dès lors isolées, elles voguent sur le lac en suivant la force et la direction des vents. J'ai eu occasion d'en visiter plusieurs; elles contenaient un grand nombre de nids d'oiseaux aquatiques,

et quelquefois des vaches, bœufs ou moutons qu'un bon et abondant pâturage y avait attirés.

Les nombreux et intéressants travaux que je fus à même d'exécuter dans ces différents voyages obtinrent un résultat tel qu'ils me suggérèrent l'idée de revenir en France pour me procurer tous les instruments scientifiques qui pouvaient donner plus de généralité à mes recherches, et me faire bien apprécier les rapports qu'ont en général les sciences physiques avec les sciences naturelles proprement dites. Ce retour eut en effet lieu vers la fin de 1831; et après avoir fait construire par les meilleurs artistes cette belle collection de boussoles d'inclinaison, de déclinaison, d'intensité et de variations diurnes, et plusieurs autres instruments relatifs à la physique terrestre et à l'astronomie, instruments qui allaient mettre plus d'ensemble à mes travaux, et que je devais encore à la généreuse illustration du gouvernement chilien, je retournai dans ce lointain pays avec la ferme résolution de bien l'étudier, et le parcourir pour pouvoir le faire connaître un jour dans toute son étendue.

Je ne parlerai point à la Société de toutes les courses que j'ai pu faire depuis ce retour, et encore moins de la grande série d'observations de météorologie et de physique terrestre qui, pendant huit ans, et au moins sept fois par jour, se sont continuées sans aucune espèce d'interruption; il me suffira de lui dire que je n'ai pas laissé une province, un seul petit département sans l'avoir parcouru et étudié dans tous ses détails, et que, de plus, je mettais à contribution toutes les personnes curieuses et intelligentes pour obtenir toutes ces notions qui sont au-dessus du pouvoir et de la bonne volonté du voyageur. Maintenant,

je lui demanderai la permission de l'entretenir un moment sur ces fiers et orgueilleux Araucaniens, peuple à jamais célèbre, qui fournit à Ercilla le thème de cette belle épopée, dont s'enorgueillit encore la littérature espagnole. Le long séjour que j'ai fait parmi eux m'a mis à même de les étudier sous tous les points de vue, et de pouvoir donner des renseignements susceptibles de les bien faire connaître.

L'Araucanie forme une grande province enclavée même dans le territoire chilien, et située entre les 36° 50' et 39° 33' de latitude S. et 75° 40' et 74° 2' de longitude O. de Paris. Les habitants n'appartiennent pas exclusivement à la race araucanienne; on y trouve encore des Puelches, des Picuntos et des Huilliches; mais en général ce sont les premiers de ces Indiens qui sont les plus nombreux; et sous ce point de vue, ils ont imprimé leur physionomie en imposant au pays le nom de leur nation, et aux habitants leurs mœurs, leurs coutumes et même leur langage. Tourmentés par un vif amour de la liberté, ils ont conservé jusqu'à présent une indépendance que ni la politique espagnole ni ses armes redoutables n'ont pu encore entamer. Toujours disposés à la guerre, et à défendre à toute outrance leurs droits et leurs frontières, ils ont osé faire face à leurs terribles ennemis, et par leur valeur et leur constance, ils ont pu jusqu'à présent conserver un terrain que, dans les premières années de la conquête, l'étonnement et la surprise leur avaient momentanément enlevé. Leurs armes consistent seulement en une lance ordinairement très longue; ils s'en servent avec beaucoup d'adresse et de courage, au point qu'ils attaquent avec un grand avantage la cavalerie chilienne; mais par contre, ils deviennent pru-

dents et craintifs devant les fantassins, et surtout devant l'artillerie, qu'ils redoutent, et qu'ils fuient même quelquefois.

Cet amour héréditaire qu'a l'Araucanien pour la liberté et l'indépendance a donné à ses habitudes un caractère de stabilité que trois siècles de contact avec la race espagnole n'ont pu encore effacer. Ce sont toujours les mêmes habillements, la même langue, cet amour décidé pour l'éloquence, seul plaisir d'esprit qui puisse attirer leur attention, parce qu'il doit souvent décider du sort de leur vie. Car l'éloquence chez eux est un talent de première nécessité; elle leur donne de la considération, un certain respect, la préférence dans les emplois supérieurs, dans les parlements et même dans la nomination d'un cacique ou d'un gnendungu, chef militaire. Ennemis des villes et des villages, ils construisent leurs cabanes dans les endroits les plus isolés, pour jouir ainsi d'une parfaite solitude. Cependant ils sont d'un caractère communicatif et social; ils aiment à se réunir pour se livrer à leurs amusements, ou assister à certaines cérémonies de peine ou de plaisir. A l'époque de la culture des terres ou de la récolte des fruits, ils travaillent en commun, s'aident mutuellement, et terminent leurs travaux par de grandes orgies, et quelquefois par des jeux nationaux.

Extrêmement adonnés à l'ivrognerie, ils font leurs boissons ou poulco avec différents fruits ou céréales; et comme une force irrésistible les porte à tout boire et à ne rien garder, ils s'invitent réciproquement, et ne se séparent qu'après l'avoir entièrement terminée. Leur nourriture est simple et nullement épicée. Les Puelches se nourrissent une partie de l'année des fruits

du pin du pays (*araucaria*), qu'ils récoltent en abondance dans les Cordillères et sur les montagnes de Nahuelbuta; et les gens de la côte cultivent quelques légumes européens, et surtout des fèves et de la graine de lin, qu'ils aiment beaucoup. Ils préfèrent la viande de jument et de poulain à celle de vache et de mouton, et dans leurs voyages, et même chez eux, ils font usage d'une farine qu'on obtient avec l'orge rôtie, et qui, délayée avec de l'eau froide ou chaude, est connue sous le nom de houlpo; c'est elle aussi qui fait la seule provision de guerre lorsqu'ils se voient obligés de se mettre en campagne.

Ils ont une religion très simple qu'ils professent même avec la plus grande indifférence. Les seuls monuments religieux que j'ai eu occasion de voir sont des peoutouès, espèces de fétiches naturels représentés par des rochers accidentés ou par un chemin étroit coupé naturellement sur la pente d'une montagne: placés dans des endroits très écartés, ils ne les vénèrent que par occasion, et lorsqu'ils vont les consulter pour savoir s'ils doivent vivre longtemps. A cet effet, ils font certaines expériences que dicte la forme ou la nature du peoutoué, et la réussite de cette expérience leur donne la solution du problème. Du reste, ils sont tout-à-fait sans culte, et ne manifestent d'autres sentiments religieux que celui de jeter, avant de boire, une partie de la chicha ou boisson contenue dans le verre, cérémonie toute passive, qui nous rappelle jusqu'à un certain point ces sortes de libations que faisaient les anciens Romains dans des circonstances à peu près semblables.

L'idée d'une vie éternelle ne leur est pas étrangère; ils croient à l'immortalité de l'âme, et la mort n'est

pour eux qu'un voyage d'outre-mer pour aller habiter des îles plus ou moins agréables. Ils n'ont ni prêtres ni ministres religieux, mais des doungoubé ou devins, et des machis, espèces de médecins, dont les devoirs sont de chasser le grand huecuvu, esprit malfaisant, et cause première de toutes les maladies qui affligent le genre humain. Pour arriver à ce but, ils emploient le bruit des tambours, les houras des enfants, les cris de douleur et d'excitation des parents, enfin tout ce que peuvent inventer la frayeur et la crainte. Le machi, de son côté, conjure le huecuvu, soit en suçant la partie malade du souffrant, soit en chantant au son de la huassa des couplets de plaintes et de malédictions; quelquefois encore, pour apaiser la ténacité de sa colère, il immole un animal à livrée noire, et suçant son cœur tout palpitant, il en asperge le malade et tout ce qui l'entoure.

Cette cérémonie, toute superstitieuse, n'obtient pas toujours les résultats désirés; assez souvent le malade meurt, et dans ce cas on fait venir un doungoubé ou devin pour qu'il fasse connaître l'auteur de cette mort; car cet événement n'est jamais naturel pour eux: il est occasionné par quelque personne de la tribu, esprit malfaisant, véritable sorcier dont la société doit faire une prompte et terrible justice! Il y a de ces doungoubé d'une réputation telle, qu'on va les consulter quelquefois à plus de cent lieues; à cet effet, on leur porte un peu des sourcils, des ongles, de la langue et de la plante des pieds du défunt, et avec ces faibles débris, qui deviennent bientôt le sujet de cérémonies toutes fort ridicules, le devin, d'un ton doctoral, dénonce le prétendu malfaitteur, véritable arrêt de mort qu'il doit subir au milieu d'un grand feu, et aux cris de cette foule pleine

d'audace et d'irritation. Jamais je ne pourrai oublier les horreurs que dans une pareille circonstance on fit souffrir à une pauvre et vieille femme qui, au dire du devin, se trouvait impliquée dans la mort d'un gulmen ou noble du pays; ses souffrances durèrent plus d'une demi-heure, et ce ne fut qu'après ce temps qu'on la jeta dans un grand brasier, où elle fut bientôt réduite en cendres.

La position malheureuse de ces superstitieux sauvages n'a rien cependant qui doive nous étonner; car si nous ouvrons nos propres annales, nous verrons que ces mêmes croyances et préjugés existaient chez les anciens Juifs, qui étaient persuadés que le démon seul tourmentait les épileptiques, et quelques uns parvenaient, disait-on, à faire sortir des couleuvres, vipères et autres reptiles du corps des ensorcelés. Et sans remonter à cette vieille époque, n'a-t-on pas vu au xvii^e siècle, en Angleterre et en Allemagne, des milliers de personnes brûlées vivantes, parce qu'elles étaient soupçonnées d'avoir des intelligences secrètes avec les diables? et même ces croyances n'existent-elles pas encore dans certaines parties de l'Europe, où les prières et les amulettes sont encore en grande vénération? Ainsi, ces coutumes barbares n'appartiennent pas seulement à ces sauvages; puisque les nations les plus illustres en signalent encore de fortes traces. Il en est de même des autres coutumes; et lorsque le voyageur philosophe étudiera les mœurs des Indiens sous un point de vue rationnel et comparatif, il verra que notre intelligence, presque instinctive à cet égard, a marché à peu près sur le même plan dans les premières phases de notre civilisation.

Après avoir terminé les voyages que j'avais à faire

dans cette belle république, après en avoir levé la carte, et récolté en abondance tous ces objets qui doivent nous servir pour publier son histoire naturelle, j'allai me fixer à Santiago, sa capitale, pour me livrer à des recherches de géographie politique. Le gouvernement, toujours prêt à faciliter mes travaux, fit mettre à mon entière disposition les archives de l'État et celles de chaque administration, de sorte qu'il me fut possible d'obtenir tous ces vieux documents, lesquels, réunis aux modernes que je possédais déjà, me mettront à même de faire connaître la statistique de ce pays sous un point de vue tout à la fois historique et comparatif. En raison de ma belle position, je ne négligeai point tout ce qui était relatif à l'histoire, presque totalement ignorée de cette nation; et pour rendre ce travail aussi complet que possible, j'allai passer plusieurs mois à Lima, pour faire d'autres recherches dans les archives de la vice-royauté, qui, jusqu'à l'époque de l'indépendance, avait été le dépôt général de toute la correspondance politique et administrative du gouvernement chilien. La présence au Pérou de l'armée chilienne, qui s'était en quelque sorte rendue maîtresse de cette république, et l'influence de son illustre général Don Manuel Bulnes, facilitèrent d'une singulière manière ces sortes de recherches, et augmentèrent considérablement mes collections de documents, du plus haut intérêt et de la plus grande authenticité. A cette époque, je possédais, à part ces documents, quinze histoires manuscrites et inédites sur le Chili, et depuis cette époque j'ai pu élever ce nombre jusqu'à celui de vingt-deux.

Dans quelques courses scientifiques que je fis aux environs de Lima, j'eus occasion de visiter un petit

nombre de monuments antiques, précieux restes d'industrie et de civilisation péruvienne, qui nous font regretter l'espèce de vandalisme qui animait à cette époque reculée la superstitieuse bravoure du peuple conquérant. Ces monuments, dignes de toute admiration, se trouvent en bien plus grande abondance dans l'intérieur du pays; ils fourmillent dans les vallées voisines du Cusco, et les fondements mêmes de cette grande ville en sont entièrement composés. Quoique tout-à-fait étranger aux sciences archéologiques, cependant un pouvoir presque magique me porta vers ces lointaines régions dans le but de visiter au moins, à titre de curieux, ces précieux débris d'une puissance à jamais célèbre. Je sortis donc de Lima, accompagné de trois domestiques ou préparateurs, emportant avec moi mes boussoles de déclinaison, de variation et d'intensité magnétique, un bon sextant, deux chronomètres et plusieurs autres instruments de physique terrestre et de météorologie. Après quatre jours de marche, nous franchîmes la première Cordillère par le col de Tingo, élevé de 4,815 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous y éprouvâmes ce singulier malaise, effet de la grande raréfaction de l'air, et connu en Amérique sous le nom de soroche, pouno, etc. On ne peut mieux le comparer qu'à un véritable mal de mer; ce sont les mêmes symptômes, les mêmes souffrances, douleurs de tête, vomissements, et un abattement tel qu'il rend la vie presque à charge, et m'empêchait d'aller consulter mes baromètres et thermomètres qui n'étaient qu'à deux pas de moi. Ce malaise me dura quelque temps; mais dans la suite, je finis par m'habituer à cette rareté de l'air, et je pus faire osciller mes aiguilles d'intensité à une hauteur de

4,685 mètres, et exécuter plusieurs autres travaux de physique terrestre sans en être sensiblement incommodé.

Après avoir franchi la première Cordillère, nous suivîmes une route de plus de cent soixante lieues, constamment entrecoupée d'affreuses vallées et de hautes montagnes, et dont les limites extrêmes de hauteur oscillaient entre celle du col de Tingo et celle du pont de l'Apuricnac, qui est de 1,994 mètres. Nous visitâmes successivement Tarma, dont les environs me signalèrent encore des restes de ce grand chemin qui, du temps des Incas, joignait la capitale du Quito à celle de Cusco; Guancavelica, avec ses riches mines de mercure; Ayacucho ou Guamanga, qui donna définitivement l'indépendance au Pérou; Andahuayla et Abancay, si justement renommés par la beauté et la bonté de leurs sucres; enfin le Cusco, où nous arrivâmes après un mois d'un voyage extrêmement pénible à cause de l'aspérité du chemin et de la rapidité de ses pentes.

Il me serait impossible de décrire ici les émotions presque religieuses que j'éprouvai lorsqu'en descendant du haut de la porte de l'aqueduc, j'aperçus cette ville qui déjà me rappelait la grandeur d'un peuple vertueux, entièrement éteinte. La vallée qui s'étend au loin n'offre rien de bien intéressant; au contraire, dénuée d'arbres et presque de végétation, bordée de montagnes frappées de la plus affreuse aridité, elle présentait un paysage plein de tristesse et de monotonie. On a peine à concevoir comment les Incas ont pu s'établir dans un endroit si sauvage, lorsque des vallées voisines pleines de sites de toute beauté auraient dû les inviter à un choix plus riant et plus digne de

leur haute position ; on s'en étonne bien plus encore lorsqu'on voit les travaux qu'ils firent exécuter pour vaincre la nature et embellir une ville dont le principal mérite était en quelque sorte l'irrégularité du terrain. Le Cusco, adossé en effet sur le penchant d'une colline, et à une hauteur absolue de 3,499 mètres, présentait dans le principe une ville sans ordre et sans plan. Des rues très étroites conduisaient de la place au temple des Vierges ou Acllas, aujourd'hui monastère de Santa-Catalina, et au temple du Soleil, dont la base a servi de fondement au couvent de Santo-Domingo. A l'extrémité de ce couvent, on voit encore une espèce de terrasse dont le mur est d'un fini jusqu'ici inconnu en Europe. Les pierres sont si bien superposées et si bien unies, qu'il serait difficile de passer la pointe d'un canif dans le plan de jonction. Les murs des rues, quoique moins bien achevés, n'en sont pas moins surprenants à cause surtout de l'enchevêtrement des angles sortants et rentrants qui terminent le pourtour des pierres, et qui donne à la masse un certain air cyclopéen. Mais c'est au sommet de Sarsahuaman, colline qui domine la ville, qu'il faut aller admirer ces gigantesques forteresses, construites, non avec des pierres ni des roches, mais avec de véritables rochers singulièrement taillés, et placés de manière à pouvoir encore résister une longue suite de siècles aux injures du temps et des hommes ; c'est aussi du sommet de cette colline remplie de monuments d'une forme bizarre, incompréhensible, que l'on peut jeter un regard d'ensemble sur toute la vallée et sur toute la ville, disposée en amphithéâtre, avec des rues souvent tortueuses, cas fort rare en Amérique, et ses superbes églises, riches en grandeur et en sculpture, et que ne

désavoueraient pas nos plus belles villes d'Europe. Malheureusement, ces monuments, qui surpassent presque en beauté tout ce qu'on peut voir dans ce genre en Amérique, commencent à vieillir, et de plus à se ressentir de l'espèce d'indifférence avec laquelle on les regarde.

Si maintenant, poussé par la curiosité ou par esprit d'observation, on parcourt les environs du Cusco, et même une partie de son département, les monuments antiques se présenteront bien plus frais et bien plus nombreux : c'est que, placés à une certaine distance de toute civilisation, les matériaux dont ils sont construits ne peuvent donner aucune prise à l'avidité de l'habitant, et alors leur solide et colossale structure se charge avec succès de cette intéressante conservation. C'est ainsi qu'entre Abancay et Sañhuita, dans un endroit appelé Coyastiana, j'ai vu des maisons de plaisance presque entières creusées dans le roc, et entourées d'autres pierres isolées, avec des figures représentant des singes, des crapauds, des renards, des couleuvres, des plans de ville, des dessins géométriques, etc. ; dans d'autres endroits, comme à Curahuassi, qui était le jardin botanique des anciens Incas, Limatambo, non moins renommé par ses plantes médicinales, Zurita, Oropessa, etc., on voit de grandes forteresses, citadelles, andennes, et même des villes à demi ruinées, quelquefois très grandes, et placées au sommet des collines, en général dépourvues d'eau jusqu'à plus d'une lieue à la ronde ; singularité bien notable, dont aujourd'hui encore les habitants ne peuvent se rendre raison. La vallée d'Urubamba n'est pas moins remarquable par la présence de ces sortes d'antiquités. Extrêmement fertile et pittores-

que , jouissant d'un climat doux et secin , elle attirait dès le commencement l'attention des anciens Incas , qui y firent construire ces beaux palais et châteaux , pour y passer une partie de l'année. C'est dans la même vallée , et à une petite distance d'Urubamba , que se trouve Ollaytaytambo , petit village tirant son nom du fameux général Ollaytay , qui , du temps de l'Inca Tupac-Inca-Yupanqui , eut l'audace d'enlever une Gnusta ou fille de l'Inca , vouée au culte du Soleil. Ce grand sacrilège , alors sans exemple dans les annales de Cusco , fit une telle sensation , que Ollaytay , obligé de se sauver , alla se retirer à l'endroit qui porte son nom , où , pour se défendre , il fit élever des forteresses qui surpassaient presque tout ce qui avait été fait jusqu'alors. Ni savants ni voyageurs n'ont encore parlé de ces beaux monuments , dont quelques uns sont presque encore intacts. Garcilasso et les autres historiens n'ont même pas connu ce fait. d'une haute portée dans l'histoire des Incas ; il n'a été conservé que par tradition , et il n'y a pas longtemps qu'un curé de Sicuani , Don Antoine Valdès , en fit le sujet d'une espèce de mélodrame intitulé : *les Rigueurs d'un père* , et écrit en langue quechua. Enfin , un autre pays , digne aussi de l'attention de l'historien et de l'archéologue , c'est Vilcobamba , dernier retranchement des Incas contre le pouvoir des Espagnols. Situé à une très grande hauteur , il abonde encore en forteresses , andennes ; et c'est aux environs que l'on trouve la mystérieuse Choquiquiraou , ville immense , embellie de beaux édifices , de superbes colonnes , et que le hasard naguère fit découvrir. Malheureusement ensevelie sous une forte végétation , elle est devenue le repaire des ours , des jaguars et d'autres animaux non moins féroces.

Les Indiens du Cusco sont à peu près civilisés ; ils obéissent aux lois du gouvernement péruvien , et contribuent aux besoins de l'État par un tribut qu'ils paient depuis quinze jusqu'à soixante ans ; ils parlent très rarement l'espagnol , et toujours le quechua , qui est leur langue naturelle. Quoique quelques uns tiennent un rang distingué , cependant ils appartiennent en général à une classe assez misérable et chargée du travail le plus grossier. Ceux de la campagne sont ou bergers ou agriculteurs ; les premiers vivent dans des régions extrêmement élevées , occupés du soin de leurs troupeaux de moutons et du travail de la laine. Quoique constamment à une hauteur de 10 à 14,000 pieds , cependant ils ne sont nullement incommodés de la grande rareté de l'air ; ils marchent et courent avec autant de facilité que nous dans les plaines basses : aussi trouve-t-on dans ces régions les villes et les villages les plus élevés de notre globe ; Ocoruro à 4,232 mètres de hauteur absolue : Condorama à 4,343. On voit quelques maisons de poste , celle par exemple de Rumihuassi , qui s'élèvent jusqu'à 4,685 mètres , et des maisons de bergers jusqu'à 4,778 mètres , c'est-à-dire presque à la hauteur du Mont-Blanc , qui est la montagne la plus élevée de l'Europe. A ces grandes hauteurs , l'agriculture n'a plus de prise sur les plantes de l'Europe ; la pomme de terre , le blé , n'y prospèrent plus , et on n'y cultive que l'orge , qui ne fleurit jamais , et s'élève à peine à la hauteur d'un demi-pied. Les Indiens agriculteurs habitent les plaines ou endroits peu élevés , où ils s'occupent exclusivement de la culture des terres. Comme les Indiens pasteurs , ils aiment passionnément les chants nationaux , et surtout ces touchantes et mélancoliques yavirias , qui

donnent tant de sensibilité à l'âme et de tendresse au cœur; l'effet qu'elles produisent sur eux est prodigieux; on ne peut que le comparer à celui que produit le ranz des vaches sur le cœur du Suisse hors de sa patrie; ils les chantent chez eux, ils les chantent en voyages, et souvent j'ai vu de jeunes demoiselles les chanter pendant que les hommes étaient occupés à labourer la terre: on croirait qu'elles le font pour les exciter au travail, et pour leur en faire oublier les peines.

Le Pérou, comme le Chili, a aussi ses Indiens barbares et tout-à-fait indépendants. En raison de la vaste étendue de cette république, ces Indiens y sont incomparablement plus nombreux, et habitent tous sans exception ces immenses forêts vierges, cause première de cette indépendance. Ceux que j'ai visités, savoir, les Chahuaris, les Tuyunires, les Paucartambinos, etc., ne peuvent nullement soutenir la comparaison avec les Araucaniens. Ils sont trahis, méfians, et on ne trouve jamais chez eux cette fierté et cette bravoure qui caractérisent à un si haut degré les Indiens du Chili. Armés seulement de la flèche, ils s'en servent, suivant sa forme ou sa longueur, pour la pêche, pour la chasse ou pour la guerre; ces dernières sont le plus souvent dentelées et même quelquefois empoisonnées. Les Chahuaris se couvrent le corps avec une espèce de chemise d'un coton particulier au pays, et qu'ils tissent eux-mêmes; les autres sont tout-à-fait nus, se barbouillent de mille couleurs, et ornent leur figure par de gros morceaux de bois qu'ils mettent au cartilage inférieur des oreilles et au-dessous de la lèvre inférieure. Aux commissures de ces lèvres, ils plantent de petits tuyaux de canne avec de longues plumes peintes, et quelquefois festonnées. Du reste, cette figure est sans expression,

sans physionomie; elle ne signale véritablement que des traits. Leur intelligence est assez bornée; ils ne savent compter que jusqu'à quatre, et ils ne manifestèrent aucune surprise en voyant quelques dessins que je fis devant eux. Leur langue est douce, agréable et cadencée; elle varie à l'infini; mais ce qu'elle présente de particulier, c'est que les noms de toutes les parties du corps commencent par la même syllabe; ainsi, la syllabe hua caractérise les Paucartambinos: huacu, la tête; huanamu, le nez; huaquista, la bouche, etc. Chez les Chahuaris, c'est la syllabe pi: piguito, la tête; pigrimari, le nez; pichera, la bouche, etc. Cette tribu offre une autre particularité bien notable: séparée en deux, la nouvelle conserva sa langue mère, mais changea la première syllabe de ces parties du corps: ainsi, au lieu de pi, c'est ni: niguito, la tête; nigrimari, le nez; nichera, la bouche, etc. D'après cela, on voit que cette singulière construction, digne de fixer l'attention des philologues, donne un air de famille à la tribu, et leur sert en quelque sorte de blason. Leurs habitudes sont toutes sauvages, et à part le caractère, on trouve dans ces habitudes une grande analogie avec celles des Araucaniens, éloignés de plus de huit cents lieues: ce sont les mêmes préjugés, les mêmes croyances; ce sont encore les sorciers ou esprits malins qui occasionnent les maladies, et des siripigaris ou médecins occupés à les chasser du corps par des succions, par des cris, par des chants, et par tous ces moyens que nous avons vu pratiquer en Araucanie; nouvelle preuve qui vient à l'appui de notre opinion sur l'identité de cet instinct universel qui, dans le commencement de nos sociétés, a présidé à la marche et au développement de notre civilisation.

De retour au Cusco, après une absence de plus de deux mois, je m'occupai à faire encore quelques recherches de statistique, à lever le plan de la ville et à dessiner plusieurs anciens monuments. Ensuite je me mis en route pour Arequipa en passant par un chemin dont la plus petite hauteur a été de 3,189 mètres, et qui s'est élevé insensiblement jusqu'à celle de 4,943. C'est dans ces régions élevées que se présentent, sur une échelle vraiment magique, tous ces phénomènes relatifs à la météorologie. Tous les jours, depuis une heure jusqu'à cinq heures du soir, l'atmosphère est continuellement embrasée par d'immenses éclairs, et tourmentée par des pluies de grêles et par des coups de tonnerre dont on ne peut avoir aucune idée en Europe. Le voyageur, d'un pas inquiet et silencieux, parcourt quelquefois avec danger, mais toujours avec crainte, ces mornes solitudes que le manque de végétation rend encore plus mélancoliques. Nous mîmes quinze jours pour arriver à Arequipa, ville qui du haut du chemin de Cangallo nous fit l'effet d'une ville ruinée et placée dans un désert de sable au milieu d'une véritable oasis. D'Arequipa, je pensais retourner au Chili par la Bolivie, Salta et le Tucuman; malheureusement les bruits de guerre m'empêchèrent d'exécuter ce grand voyage; je ne pus pas non plus traverser le vaste désert d'Atacama à cause de la grande sécheresse de l'année; je me vis donc obligé de m'embarquer une seconde fois pour le Callao, et de là pour le Chili, où j'arrivai après une absence d'un peu plus d'une année. J'allai passer encore quelque temps à Santiago, pour y terminer mes travaux historiques et statistiques, et ensuite je revins en France, pour publier, à l'aide de quelques savants collaborateurs et de mes nombreux

manuscripts, une bonne histoire physique et politique de la république du Chili. Le gouvernement chilien, que l'on trouve toujours prêt lorsqu'il s'agit de l'illustration de son pays, a bien voulu faire les frais d'une grande édition en langue espagnole; tout me fait espérer qu'une édition en langue française se publiera en même temps.

EXPOSÉ des travaux de l'expédition américaine pendant les années 1858, 39, 40, 41 et 42, lu à l'Institut national de Washington par son commandant CHARLES WILKES, Esq.

(Analyse par M. DAUSSY.)

Le premier voyage scientifique exécuté par les Américains a été terminé cette année; le capitaine Wilkes est rentré le 9 juin à New-York, après plus de 4 ans d'absence. Il a lu, le 20 du même mois, à l'Institut national de Washington, une Notice très étendue sur cette expédition. Nous allons donner un extrait de cette Notice, car ce voyage est un des plus importants qui aient été entrepris, et il se rattache en outre à la grande découverte du continent antarctique. P. D.

EXPÉDITION AMÉRICAINE.

L'expédition partit de la Chesapeake, le 18 août 1838; elle était composée de deux sloops, *le Vincennes* et *le Peacock*; d'un brick, *le Porpoise*; de deux schooners, *Sea-Gull*, *Flying-Fish*, et d'une gabare, *le Relief*. Ce dernier bâtiment, destiné à transporter les supplé-

BULLETIN

DE LA

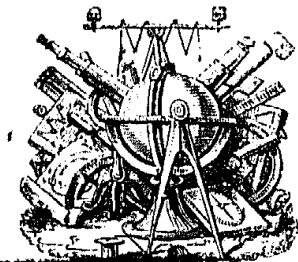
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

Deuxième Série.

Tome Dix-neuvième.



Contre-Amiral.



Universität
Frankfurt-M.
Senckenb. Bibl.

PARIS,



CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1843.